



Philippe Caubère : « J'ai le trac »

L'acteur se produit demain soir salle Garnier. Trois heures, seul en scène, pour jouer *La Danse du diable*, la pièce qui a marqué sa longue et talentueuse carrière. Un événement

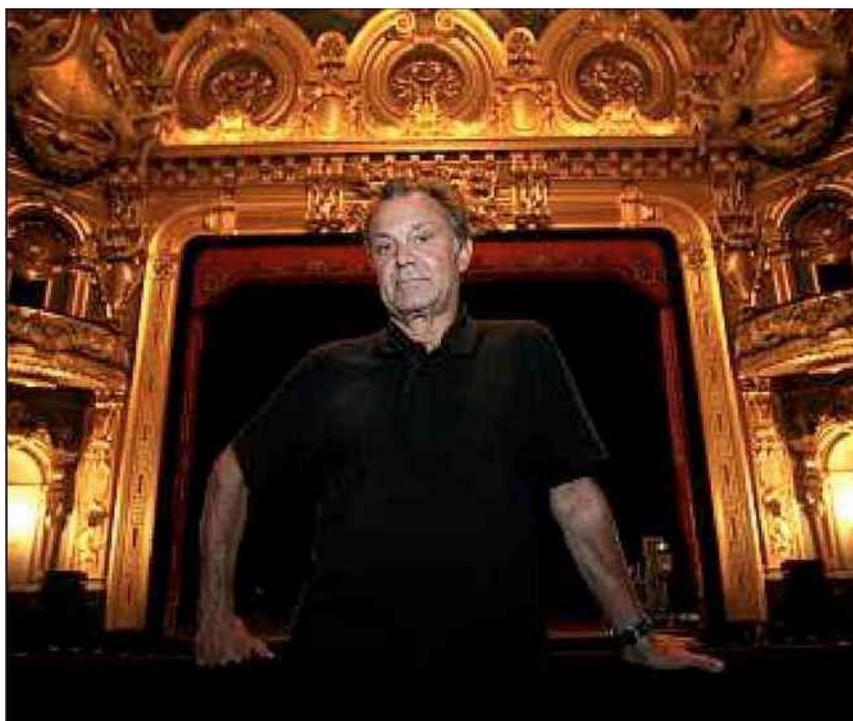
La *Danse du diable* C'est nouveau comme ce titre pourrait si bien se marier avec le terme usité de « monstre sacré ». Surtout lorsque l'on voit – qu'on imagine encore seulement – Philippe Caubère, seul, sur la scène de la Salle Garnier, durant plus de trois grandes heures. Et pourtant non, Philippe Caubère n'a décidément rien de monstrueux ni de sacré. Et c'est évidemment ce qui enchante. On se réjouit que les lieux et institutions culturelles – opéra de Monte-Carlo, SBM, théâtre des Muses et théâtre Princesse-Grace – aient pu conjuguer leur enthousiasme pour offrir au public de demain soir un si grand acteur, avec une pièce si emblématique de sa carrière et dans l'écrin le plus précieux de la Principauté.

Depuis combien de temps rejouez-vous *La Danse du diable* qui évoque notamment votre enfance et votre mère ?

J'ai créé cette pièce en 1981 et la rejoue depuis janvier de l'année dernière. Ça fait partie du métier de reprendre un spectacle. J'avais envie de retrouver ma mère, de retrouver le rire aussi et de revenir aux sources.

Comment incarnez-vous le rôle aujourd'hui ?

Le texte est à peu près le même. C'est surtout mon corps qui a changé. Or, il a une importance essentielle. J'ai une plus grande distance. Je me dis que ça doit être mieux. L'art de l'acteur est de braver le temps. Aujourd'hui, hélas, on a perdu cette notion que certains artistes sont meilleurs avec le temps. Pourtant, quand on voit Michel Galabru, Mick Jagger ou le regrette Jean Babilée, c'est si évident.



Philippe Caubère joue *La Danse du diable*, demain soir, sur la scène de la salle Garnier. Une histoire comique et fantastique, écrite et mise en scène par lui. (Photo Jean François Ottonello)

Le regard que vous portez sur votre mère a-t-il changé ?

Quand j'ai créé le spectacle, je la jouais un peu dans la caricature. Maintenant, je comprends ses propos réactionnaires. Je trouve qu'elle a raison.

Vous, l'homme de gauche ?

Oui, et bien que je n'aie pas changé d'opinions politiques ! Mais ça n'a plus le même sens aujourd'hui. J'ai le sentiment que je trimalle mes identités politiques. En 68, c'était le bordel,

mais c'était simple. En vieillissant, on fait des compromis. Il n'empêche que je continue à voter à gauche. Je trouve d'ailleurs qu'Hollande n'est pas si nul qu'on le dit.

Comment ressentez-vous cette Salle Garnier ?

C'est un grand bonheur ! Ce qui est magnifique, c'est de voir cette salle, belle et souriante, avec ces dorures partout qui poussent comme de la vigne vierge. C'est un vrai théâtre. Il y a des nombres

d'or. Ce n'est pas un lieu inventé par les metteurs en scène. C'est les lois du danseur et du chanteur que l'on ressent. Ça me donne le trac. Je vais vraiment répéter. C'est une grande chance de pouvoir me produire ici. Et cette chance, je la dois beaucoup à Anthea Sogno, chez qui je ferai la seconde partie de ce spectacle, *Le Bac 68*, fin novembre.

Pourquoi pas le diptyque à Garnier ?

Au départ, je devais jouer les deux

pièces ici. Mais ce ne fut pas possible. Et finalement, c'est très bien ainsi. *Le Bac 68*, c'est l'histoire dans l'histoire. Le théâtre des Muses s'y prête parfaitement.

Après *Marsiho* d'André Suarès l'année dernière, deux spectacles cette année : est-ce vos débuts à Monaco ?

J'ai le projet de reprendre *Avignon 68*. C'est un texte beaucoup plus noir, une satire féroce de ma jeunesse gauchiste.

68... Encore révolutionnaire ou révolu ?

68 a été une vraie révolution des mœurs, des droits des femmes et de la culture. Il a permis de mettre la culture au cœur des débats, avec la télévision comme fenêtre ouverte, parfois pour le meilleur et parfois pour le pire. Ça a été un combat social radical. Pour les jeunes gens qui, comme moi, avaient 18 ans à l'époque, 68 nous a sauvé la vie. On était dirigé par des vieux cons, vraiment. On ne respirait plus. La jeunesse a pris le pouvoir.

L'esprit de 68 est-il toujours vivant ?

Je fréquente de jeunes personnes aujourd'hui. La dictature de la crise les interpelle. Je transmets juste cette expérience. J'ai la plus grande tendresse pour cette révolution qui n'a tué personne.

PROPOS RECUEILLIS PAR JOELLE DEVIRAS

Savoir +

« *La Danse du Diable* » samedi 10 octobre 20h salle Garnier à l'Opéra de Monte-Carlo. De 20 à 30 euros. Réservation au 93 25 32 27 et à l'atrium du Casino de Monte-Carlo.
« *Le Bac 68* » du 26 au 29 novembre au Théâtre des Muses. Tel 97 98 10 93. De 19 à 28 euros.